

PASSÉ PAR LES ARMES

Saga d'un soldat de l'ombre

Georges Brau



éditions du
ROCHER

DOCU-FICTION

PASSÉ PAR LES ARMES

GEORGES BRAU

PASSÉ
PAR LES ARMES

Saga d'un soldat de l'ombre

 éditions du
ROCHER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

peuple mangeait à sa faim. Depuis l'indépendance, le pays avait sombré, guidé par la corruption. Comme l'État, l'hôtel avait périclité pour ne devenir que l'ombre de lui-même : une piètre réplique du lustre d'antan.

Se mouvant sur de précieux centimètres sous l'armoire camisole, Paul imaginait cette populace, surexcitée, prête à fondre sur l'alléchant butin. Certains riaient sans retenue sur le malheur occidental, oubliant les victimes somaliennes de l'hôtel. Tous n'attendaient que la stabilité de ce conglomérat d'étages empilés, cela impliquait un minimum de prudence. Remisant leurs matraques, avant la plèbe, les policiers se rueraient les premiers pour dépouiller les « Blanchettes ».

Ainsi, les consentantes victimes s'offriraient aux convoitises, une rapine matinale, d'autant supportable avant les grandes chaleurs de la journée, autre bonté voulue par Allah.

Ce pillage consternerait le peu d'Occidentaux accourus pour porter secours à leurs coreligionnaires. Mais face à l'hostile attitude des miliciens, ces téméraires ne pourraient empêcher la curée. Honteux de leur impuissance, ils tourneraient les talons pour se mettre en sécurité. Il y aurait eu assez de « Blancs » de sacrifiés pour aujourd'hui.

Tout en espérant que ce pillage les amènerait jusqu'à lui, Paul comparait ce contraste entre l'obscurité de sa prison et l'intense lumière extérieure. Un phénomène alimentant son délire vers le clair-obscur des peintures de Léonard de Vinci. L'image de La Joconde s'y superposait et, l'espace d'un instant, cela l'entraîna vers l'adolescence où en blouse blanche, il était étudiant aux Beaux-Arts. La nostalgie de ce *come-back* était comme un ricochet, mais à la place de ronds dans l'eau, la réminiscence du passé l'affectait. De solliciter ces souvenirs s'assimilait à du masochisme tout en entravant ses efforts de désengagement. Les Beaux-Arts d'antan passèrent donc à la

trappe, d'autant qu'il ne ressemblait pas à Mona Lisa. Un trait d'humour lui prouvant qu'il n'était pas encore devenu fou...

Après sa récréation, Paul ressentit l'impérieux besoin de réguler ses débordements. Son analyse lui prouva que ses cogitations ne reposaient pas sur des résolutions. En pointillé, le philosophe Descartes lui conseillait d'aller à l'essentiel. Mais trente secondes après cette cartésienne volonté, une autre parasite diversion l'assaillait.

Désireux de parler, son voisin l'interpellait :

– Paul, tu ne trouves pas qu'il fait plus chaud !

– Sûr, Peter ! Je transpire mais cela provient aussi de mes efforts à me dégager. Ceci dit, le soleil commence à chauffer les ruines.

– Je viens de piquer un petit somme, un repos agréable où l'on ne pense à rien.

– C'est bon pour prendre son mal en patience. Dormir conserve nos forces et ralentit nos angoisses.

Avec son ton rassurant, Paul calmait son camarade et peut-être au passage, lui-même aussi. Un procédé mis en pratique dans d'autres situations où le doute sur sa survie réclamait de réconfortantes attitudes.

Jusqu'ici supportable, la chaleur avait transpercé ces ruines. Les frémissements s'étaient dissipés, laissant place à un début de suffocation. Ces inextricables parois s'étaient amoncelées avec des ouvertures les reliant à l'étuve extérieure. Même immobilisé, Paul suait, alors, maladroitement, il tentait de se réhydrater par une gymnastique des zygomatiques pour récupérer les suées aux commissures des lèvres. Puis, le temps de cet intermède, il s'évada, imaginant en lieu et place de sa sueur une bienvenue tisane, glacée de préférence, et pourquoi pas à la citronnelle.

Mais, sa langue pâteuse influait sur sa difficile déglutition.

Probablement une résurgence de l'excédent d'alcool avalé la veille, un écart de conduite lui revenant en mémoire. Mais vite et comme pour s'en excuser, Paul le classa dans les aléas de sa profession. Il avait bu en galante compagnie avec une pétulante journaliste de race blanche. Sans cette foutue catastrophe, il l'aurait emmenée visiter plusieurs sites, escorté d'indispensables cerbères pour leur sécurité. Une récréation plus agréable que l'actuel supplice et il décida de l'imaginer...

Avec l'indispensable laissez-passer payé à prix d'or pour accomplir sa tâche humanitaire, il aurait longé la côte pour se rendre à Obbia, accueillante ville de pêcheurs au nord du pays. Une destination afin d'y développer la pêche locale, mais, non avouée à la journaliste, la proximité d'un camp d'entraînement d'Al-Qaida en orientait ce choix.

Immergé dans ses extrapolations, Paul imagina les moutonneuses vagues bleutées incitant au bain avec en toile de fond, les boutres aux voiles orangées. Un singulier mélange des azurs différents du ciel et de la mer, au point de se demander qui se mirait dans l'autre.

Dans son énième divagation, se laissant volontiers bercer par le ressac, il repensait à ses havres de paix : l'île d'Oléron la lumineuse et aussi la flamboyante côte basque, hélas ! aujourd'hui si inaccessibles.

Déçu, tel un clown triste, sa mimique soulignait les ineffables rides des ans. Celles-ci ressortaient d'autant parmi les poussières d'effondrement et à cela s'ajoutaient les fatigues endurées dans ce mouvoir. Bref, un faciès illustrant la vie guerrière d'un quinquagénaire venu rencontrer la Mort en Somalie...

Revenant à l'océan pour tenter de fuir son pessimisme, l'île d'Oléron s'imposa dans une brève communion avec les siens. Pour les préserver, Paul ne faisait jamais allusion devant eux aux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE 4

LES RÉSIDENTS DU « PRESTIGE »

Prostré dans sa solitude et dans son délire, l'obsession d'une bascule vers la folie prenait racine. Mais que pouvait-il faire d'autre que de penser ?

Outre ses infructueux appels, il n'avait guère d'alternatives que des évasions pour tuer le temps. À ce stade, ses exercices respiratoires s'imposaient pour rester lucide et revisiter sa profession...

Depuis toutes ces années à traîner ses guêtres en Opex, Paul devait être fiché. Malgré d'habiles précautions et ses couvertures sécurité et ONG, il n'avait réussi qu'auprès de ceux qui voulaient être dupes bien que sa tâche d'humanitaire soit assumée pour donner le change. Probablement avait-il été découvert par des requêtes trop orientées sur le « *no man's land* » périphérique ou sur son intéressement envers certains seigneurs de la guerre. Cela justifierait-il un attentat, alors qu'une simple rafale d'AKM suffirait... ?

S'il était le seul visé, il regretta que sa chance l'ait abandonné...

À cela, une autre question le turlupinait : Celle pour qui, la précédente explosion ? À ses collaborateurs locaux ?

Peut-être ne le saurait-il jamais ou alors plus tard, du moins s'il s'en sortait indemne et non dingo après une trop longue

claustrophobie subie.

Dans un regain de volonté, il continua ses contorsions alors que sa bouche devenait hyperpâteuse, probable résultante de la poussière avalée où le rare nectar exquis éclusé la veille ne devait pas être étranger. Pourtant, savouré à petites doses, ce breuvage tuait les amibes et autres microbes africains. En outre, c'était le meilleur ambassadeur pour fraterniser, tout sexe confondu. S'il en réchappait, il se promit des cures d'abstinence, tout en pensant ironiquement aux promesses d'ivrognes.

Hier, Paul s'était régalé de poissons assaisonnés au pili-pili, de quoi aussi incendier son palais. Toutefois, il en oublia le désagrément du fait de la présence d'une charmante correspondante de presse anglaise, rencontre perdurant tard.

L'altière cinquantaine, Paul ne manquait pas de séduction et savait parfois en user, s'accompagnant d'un langage teinté d'humour et très convivial.

Mais il garderait les pieds sur terre. À priori, la jolie Miss n'était pas attirée que par ses grands yeux. D'autres beaux hommes, et surtout plus jeunes, auraient dû mieux attirer la demoiselle, laquelle, à son arrivée, ne manquait pas de prétendants. Aussi le prétexte d'un plat trop assaisonné, et ensuite l'allusion exagérée à son érudition africaine mirent la puce à l'oreille de Paul. Il n'était pas le seul à bien connaître la zone. En outre, sa couverture ONG ne correspondait pas à la panoplie recherchée d'un aventurier atypique pour attiser la curiosité des lecteurs. Alors, en conclurait-il, Mary n'était peut-être pas que journaliste...

Paul souriait à ce « tampon » pour établir un contact à des fins tactiques. Toutefois très agréable, la rencontre s'éternisa avec un délicieux Glenfiddich offert par la belle Anglaise. Une dégustation en lieu et place du frelaté J&B local, parfois

porteur de gastroentérite si ajouté de glaçons.

Jaloux de ce double apport, jolie femme et alcool de luxe, ses camarades l'enviaient car la belle brune sportive et aguichante faisait rêver...

Mais sujet à de lancinantes douleurs, Paul stoppa ce souvenir. Entre deux rictus, il réalisa qu'à cause de l'attentat, il aurait loupé son rendez-vous avec la jolie Mary, un lapin regrettable car le changeant de l'habituel côtoiement masculin. Peut-être aussi aurait-il appris les vrais motifs d'intéressement. Les douleurs s'estompant, il replongea dans la soirée d'hier.

La nuit s'était prolongée en bavardant sur l'insécurité et excursions possibles, parlottes à bâtons rompus avec pas loin d'une douzaine de clients du bar. Peu flirtaient avec des beautés somaliennes, même si travesties avec des perruques européennes. Ici, nul n'ignorait que le sida tuait tout autant que les fusillades. Mais la boisson annihilant la défensive, certains parfois joueraient à la roulette russe...

De suite, Paul avait remarqué que Mary s'ingéniait à paraître naïve. Un paradoxe compte tenu de la quarantaine de printemps et d'avoir aussi fréquenté d'autres théâtres opérationnels. Enjôleuse, elle jouait aux insouciantes sur les risques à encourir dans ce pays de dingues.

Le whisky aidant, l'aguicheuse Mary avouerait son intérêt pour la périphérie de Mogadiscio, alors qu'accidentellement, leurs doigts et genoux se frôlaient. Se disant insomniaque, elle insista pour relancer une tournée. Vieux comme le monde, ce stratagème « d'alcooliser sa cible » cherchait à annihiler les barrières de défense. Mais règle d'or à chaque rencontre, Paul n'omettait jamais l'hypothèse d'un potentiel adversaire. Les consignes exigeaient même qu'une fiche soit établie, attitude frôlant parfois la paranoïa...

À ce sujet, afin d'éviter les pièges du « psy » de la piscine,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE 6

PARALLÈLES AVEC DRAKKAR

Après l'analyse de l'attentat, Paul se sentait moins immobilisé qu'au réveil de son long évanouissement. Cela se traduisait par de plus amples mouvements et une meilleure motricité générale. Dès lors, son moral reprit le dessus et il mesura mieux sa relative chance de miraculé, se persuadant que tôt ou tard, il se dégagerait de ce foutu guêpier.

Mais cette détermination ne serait pas sans occulter la fatigue à endurer et pire, la déshydratation. Aussi bien qu'harassé et assoiffé, il persisterait, tels ceux enfouis sous les ruines de « Drakkar », d'où son énième *come-back* vers Beyrouth en 1983...

Une vingtaine d'années auparavant, commandant la deuxième compagnie du sixième régiment d'infanterie parachutiste, 6^e RIP, régiment de marche de trois différents corps parachutistes, Paul débarquait au Liban pour une mission de maintien de la paix.

En 1983, ce pays se déchirait dans une guerre fratricide entre diverses confessions chrétienne, chiite, sunnite ou druze, et en surplus, des réfugiés palestiniens, chacune consolidant un front à la périphérie de son quartier identitaire.

L'ONU y envoya donc une force multinationale d'interposition, FMSB, pour maintenir l'ordre et encadrer de

démocratiques élections. Un utopique programme faisant suite à l'extradition de l'indésirable leader de l'OLP, Yasser Arafat.

Dans cette occupation, la France hériterait du secteur le plus délicat, expérience oblige... Et dans ce partage, tristement célèbre après les massacres d'une innocente population palestinienne, le quartier de Chatila reviendrait à Paul, le plus chevronné pour gérer ce « pot de pus ». Son expérience et ses rudiments de la langue étaient d'indéniables atouts pour mieux appréhender la situation explosive, dixit son colonel.

Avant l'attentat, l'ambiance était débonnaire, les paras évoluaient presque la fleur au fusil en « soldats de la paix ». « Drakkar », la tour en béton non achevée avec sa dizaine d'étages logeait la centaine de paras de ce régiment au passé prestigieux. Le calme régnant, la concentration d'un tel effectif dans un même endroit n'avait pas préoccupé le commandement, et, surpeuplée, Beyrouth n'autorisait que peu de choix.

C'est ainsi qu'en ce petit matin du dimanche 23 octobre 1983, en périphérie de ce Chatila, Paul fut le témoin de l'attentat suicide. Piégés, la moitié des résidents devait périr, cinquante-huit parachutistes dont trois de chez Paul. Excepté l'encadrement, c'étaient de jeunes appelés du contingent venus souscrire un volontariat de quatre mois pour servir la paix au Liban. La plupart n'avait jamais quitté leur mère patrie, une belle aventure avec la fraîcheur et l'énergie de leurs vingt ans...

Hélas ! ce rendez-vous avec la mort intervenait au matin de ce dimanche automnal, surpris dans leur sommeil ou à peine éveillés, pour un voyage vers l'éternité. Beaux comme Le Dormeur du val de Rimbaud, ils offraient leurs vingt ans en sacrifice politique sur l'autel de l'hypocrisie, où, à la place de servir la paix, ils deviendraient des martyrs.

En y repensant, Paul revoyait bien ce « Drakkar » d'avant l'attentat.

Insalubre, ce spartiate bâtiment servait de gîte entre les patrouilles dans des quartiers où s'opposaient d'hostiles milices. Leur mission d'interposition achevée, les paras étaient contents de s'y reposer. Fourbus et toujours à cran, ils vivaient stressés par la dangereuse promiscuité de ces milices aguerries. Des sbires qui excellaient dans le combat de rues et surtout non assujettis à la stricte réglementation de ne tirer qu'en cas de légitime défense. Aussi, de retour au bercail, la relative sécurité des murs en béton de cet asile des courants d'air les protégeait d'abord de l'ennemi mais aussi de la pluie et du froid automnal.

Rustique, l'habitat s'améliorait par une somme importante d'huile de coude pour devenir salubre mais sans atteindre le confort des états-majors ou du PC de Paul, ex-suite d'Arafat.

En se consolant, certains plaisantaient, regrettant de n'avoir pas signé un contrat de GO au club Med. Ici, certes ils voyaient la mer de leurs balcons et terrasses, mais pour les filles, ils repasseraient, « maffi », rien. Alors, faute de mieux, ils se serraient les coudes et rêvaient à leur prochain retour en métropole.

Classique avec sa dizaine d'étages surmontés d'une terrasse, le bâtiment était isolé sur un terrain vague jonché d'ordures ménagères et carcasses d'électroménager. Les expropriétaires étaient des militaires syriens du renseignement, étrange coïncidence, d'ailleurs. Paul s'en était inquiété mais certains chefs avaient réfuté que ce détail ait son importance et que l'administration libanaise ait facilité cette rétrocession...

Alors, à défaut d'un bâtiment confortable, tels des squatters, les paras le rendirent accueillant, limitant les glacials courants d'air pour se reposer sur leur lit picot,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE 8

INDICES D'ATTENTATS À BEYROUTH

Curieux, Gunther lui demanda :
– C'était un véhicule piégé comme probablement ici ?

– Des doutes circulèrent, étayés par l'enquête du père d'un lieutenant décédé là-bas.

– Mais que disaient tes chefs ?

– Afin d'éviter les polémiques, une version officielle fut imposée. Dès lors, « la discipline faisant la force principale des armées », on se rangea à cette décision, conscients qu'indépendamment du moyen utilisé, cela ne changerait, hélas ! en rien la mortelle destinée de nos frères d'armes.

Paul partit alors dans un long monologue, écouté par un Suisse attentif.

L'origine de la controverse sur une voiture piégée percutant le bâtiment perturba longtemps Paul. Cherchant la vérité, ce père en deuil recensait les témoignages autres que celui officiellement paraphé. Mais face à la langue de bois généralisée, en final, il ne recueillit que d'anonymes confidences sur l'hypothèse du bâtiment préalablement miné, certaines extrapolant jusqu'au déclenchement de charges à distance. D'ailleurs, l'effondrement en s'adossant à la déclivité du terrain ressemblait aux procédés pour détruire

« proprement » nos vieux HLM. Compte tenu du peu d'éparpillement des ruines, cela ne ressemblait guère à un camion piégé avec l'éventration de la façade, qui plus est, après déblaiement, avec nulle trace de cratère...

Paul omit de confier à Gunther qu'il avait refusé le rendez-vous quémandé par le père de ce feu lieutenant, discipline intellectuelle oblige...

À la thèse officielle, ses chefs s'appuyaient sur le fait que le 17^e RGP, unité du génie, avait fouillé tout « Drakkar » avant l'emménagement. Leur expérimentée inspection n'avait rien trouvé de dangereux. Seuls peut-être des réservoirs qui auraient échappé aux investigations. Toutefois, une semaine après ces vérifications, on devait encore trouver des armes. Des trophées que le capitaine présenta en réunion de commandement du 6^e RIP. Paul avait aussi visité « Drakkar », répondant à l'invitation de son homologue pour statuer sur l'insolite présence de petites antennes. Ex du 13^e RDP et donc susceptible de posséder des connaissances en transmissions, il constata sur la terrasse de l'immeuble que des mini-antennes étaient inactives et s'étonna que les Syriens les aient abandonnées en si bon état. Un procédé inhabituel, d'autant que le reste du PC avait été vidé... Quand on connaissait la mentalité orientale, toujours en quête de monnayer chaque clou ou vis, le doute transpirait. Mais, faute de pertinentes réponses, perplexes, les deux officiers se séparèrent avec l'idée de consulter de vrais spécialistes.

Le souvenir de ce grand capitaine du 1^{er} RCP, imposant par sa taille et surtout sa grandeur d'âme, ravivait plusieurs clichés. Dès leur rencontre, une spontanée amitié les avaient liés d'autant qu'ils étaient paras métropolitains au sein du 6^e RIP à majorité troupes de marine. Ce point commun animait

une grande complicité au point d'énerver leur hiérarchie quand fronde de ce solide tandem. Mais en aparté, leur colonel en souriait, appréciant leur compétence, fers de lance de son régiment.

Tout aux réminiscences de ce drame, Paul avoua à Gunther que jamais, alors qu'il regardait « Drakkar », il n'avait vu de véhicule percuter l'édifice, une version d'ailleurs communiquée à ses supérieurs. Mais on lui rappela qu'il ne suffisait que d'infimes instants d'inattention pour se tromper...

Perturbé par sa conviction différente et donc, de sa « modulée » déclaration, honteusement il éviterait la confrontation avec ce père en quête d'une autre hypothèse. Une vingtaine d'années après, Paul se sentait encore lâche avec pour seul prétexte : l'application de la discipline intellectuelle.

Restant un moment silencieux, Paul ne dévoilerait pas au Suisse ses états d'âme. En effet, ce cas de conscience s'était accentué ces derniers temps où, père à son tour d'un jeune officier parachutiste, il n'appréciait pas que l'on lui masque la vérité. Aussi éprouvait-il un sentiment de trahison envers ses camarades immolés sur l'autel d'une raison politique avec pour seule consolation, d'être élevés au rang de héros national. D'anonymes paras alignés et décorés dans la cour des Invalides, qui rejoindraient les fossés de l'amnésie nationale, abandonnant aux proches une blessure qui ne cicatriserait jamais. Il pensa à la citation : l'honneur d'un guerrier est une décoration offerte à la face des autres...

À l'heure où il ravivait cette tragédie, la recrudescence des attentats avait estompé ce sanglant 23 octobre 1983. Qui s'en souvenait en France, excepté familles et amis ?

Non médiatisée, une commémoration réunissait annuellement une cohorte de proches et d'amis pour rallumer la flamme du souvenir de ces parachutistes morts pour la France.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

impacts entamant les sacs de sable de protection ainsi que l'infrastructure ouest du poste de guet, l'ironie changea d'auteurs. À la limite de l'impertinence, les sous-officiers de Joël ricanèrent, « comparant l'ambiance des boîtes de nuit du secteur chrétien à celle des balles traçantes des milices chiites ».

Mais malgré cette anecdote devant le créditer et faciliter ensuite les relations avec le B2, les précieux renseignements de Paul continuèrent à tomber en boîte à lettres morte.

Parmi ses souvenirs libanais, de nouveau Paul essaya de se retourner sous son armoire. Le dos endolori, il nota qu'il n'entendait plus Gunther. Également, sa soif lui pesait et pour l'oublier, il choisit de repartir vers Chatila et sur le sceptique B2, attitude occultant les prémices d'un attentat commandité.

Avec le précipité départ de ses voisins, Paul s'attira encore des moqueries sur son alarmisme. Sa compétence reconnue de commandant d'unité en minimisait la portée où stupidement, une majorité ignorait la mise en marche de la machine infernale et que plus rien ne pourrait désormais arrêter.

Avec le recul, s'il avait été pris plus au sérieux, le massacre de « Drakkar » aurait pu être évité ou au mieux amoindri. À l'heure des bilans, même rétroactivement, ceux qui étaient alors en charge du B2 méritaient un malus pour leur incompetence, faite d'impasses dues à de stupides jalousies. En cas de procès, la condamnation de « non-assistance à personnes en danger » leur serait revenue de droit...

Lors ces supputations, Paul regardait en détail ce vendredi 21 octobre 1983 où tout alors s'était accéléré...

Il venait de signifier sans détour au B2 l'imminente menace à l'encontre de sa personne et de son PC, dont la confiance de cette mère reconnaissante. Comme d'habitude, il fut écouté d'une oreille distraite et pour certains, avec une pointe

d'agacement, les projets balnéaires ou d'excursions du week-end, réfutant la rabat-joie alerte. Seuls, son chef de corps et son pote le capitaine Jean-Pierre, officier opérations, vinrent constater l'effective évacuation des locataires.

À l'inverse du B2, son colonel lui faisait confiance. « L'Ancien », mot affectueux pour ce chef de corps, détenait l'expérience et ses critères évaluaient positivement les craintes justifiées de l'Émir. Aussi mettait-il en alerte un élément d'intervention, en l'occurrence, ironie du sort, une section de « Drakkar » car étant la plus proche de chez Paul...

Revenant brusquement à la réalité somalienne, dérangé par la surprise du passage d'une forme allongée et légèrement grisâtre, Paul venait d'entrevoir un rat. L'animal était aussi poussiéreux que lui et ne semblait pas avoir renoncé à survivre, sa petite taille lui facilitant une libre circulation dans ce bric-à-brac.

Paul ne détestait pas ces animaux nuisibles car porteurs d'endémies. Pour l'heure, il envia sa faculté à se mouvoir librement et n'attendant pas les secours car bénéficiant d'un grand gardemanger avec des cadavres en phase de pourrissement. Bientôt, il s'en délecterait à satiété, épanchant sa soif de sang humain...

En revanche, Gunther en avait une peur viscérale et le prouva. Réveillé par l'inopportune exploration, il hurla à pleins poumons mais nullement affolé, le raton abandonna les lieux alors que l'ex-officier éclatait d'un rire nerveux face à la réaction de panique.

– Gunther, les petites bêtes ne mangent jamais les grosses dans ton genre.

– Rigole, mais cette vermine ne se gênera pas pour te déguster à ton trépas.

L'émotion passée, Gunther jurait en allemand, attitude

réflexe lorsqu'il était d'humeur colérique.

Après cet incident, le silence rétabli et favorable à la méditation, un peu comme au gré d'un courant marin, Paul se laissa volontiers dériver, cherchant une solution pour adoucir leur emprisonnement. Mais il se promit également de continuer ses dégagements pour se dissocier de sa lourde armoire.

À Beyrouth, les milices chiites d'Amal impressionnaient la FMSB. En bon stratège, le capitaine en avait évalué les moyens auprès d'un responsable. En effet, une dizaine de jours avant l'attentat, avec Pépé, lieutenant-adjoint, sous le prétexte de visionner une vidéo du massacre de Sabra et Chatila, il était invité chez cet Hassan. Celui-ci n'appréciait guère les Palestiniens, envahisseurs de son quartier natal. Aussi désirait-il les chasser, prenant Dieu à témoin et vociférant sa haine envers cette « sous – race ».

Ainsi, les officiers français prirent connaissance des images qui dépassaient l'entendement pour des civilisés. En ce septembre 1982, lors de l'invasion du Liban par Israël, leurs complices chrétiens libanais avaient massacré mille cinq cents Palestiniens, un véritable « nettoyage ethnique ».

Dans l'échelle de l'horreur, on y voyait l'ignominie de ces assassins, notamment des abominations sur les femmes et enfants : égorgements, sourires kabyles, éviscérations des mères enceintes, écrasant leur fœtus contre les murs. Aucun conflit ne justifierait le meurtre de femmes et d'enfants, êtres innocents et désarmés. Paul n'accorderait aucune circonstance atténuante à ces assassins, ni non plus aux commanditaires.

Pendant la vidéo, Hassan substituait le thé par du whisky, espérant qu'Allah ne remarque pas sa supercherie. Puis, l'alcool aidant, le chiite devint volubile, compatissant envers ces enfants égorgés comme des moutons. Cependant il expliqua qu'au fil des années, l'envahissant squat des Palestiniens

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

marsouins bravèrent le feu, à l'unisson chantant le refrain d'unité avant de neutraliser la résistance.

Une « vraie guerre de fantassins », imprégnée de courage avec cette phrase : « hâte-toi d'affronter la mort avant que la place soit prise », pensa alors avec un brin de nostalgie « l'emmuré ». À Beyrouth et à Mogadiscio, il n'aurait droit d'affronter qu'un ennemi sournois et lâche...

Après l'aparté sur Jean-Pierre et le fait que la peur n'apporte rien à l'homme, Paul retourna vers ce 23 octobre 1983 où il serait interrogé par son « Ancien ». Celui-ci appréciait son cadet, et surtout son talent dans le renseignement. Selon ses dires, Paul était le « thermomètre » local, reconnu comme plus performant que le B2 et leurs scoops de salon...

– *Jean-Pierre, j'avais le visuel sur « Drakkar » et je n'ai pas vu de voiture ou de camion percuter l'ex-PC syrien.*

Paul narra sa fugitive vision des deux malchanceux capitaines du 1^{er} RCP, accoudés sur leur balcon au moment de l'explosion.

– *O.K., bien vu Paul ! Tu en rends compte au Patron, puis tu regagnes Chatila. Tes postes sont les plus exposés de la FMSB. Dis bien à tes gamins qu'au moindre doute, ils n'hésitent pas à tirer sur ces « enculés ». Au passage, trouve d'autres tuyaux qui j'espère n'auront pas de mêmes funestes conséquences...*

– *D'accord, je t'informe dès la moindre suspicion. J'ai trois petits gars qui sont là-dessous, tiens-moi au parfum.*

Ce rapide contact s'effectua devant le va-et-vient des secouristes et d'un réseau de sécurité conséquent. Plutôt revanchards, les paras étaient prêts à mitrailler, leur colère, apparente, tout comme leur recueillement face à l'hécatombe.

En revanche, aucune attitude de panique n'était perceptible. Motivés pour secourir leurs frères d'armes, inlassablement ils s'affairaient, oubliant chaleur et fatigue et espérant ensuite recevoir l'ordre d'aller raser les camps de hezbollahs.

Paul s'étonna de revoir si nettement ces images de plus de vingt ans. À chaque visage d'un camarade disparu, il souriait avec tristesse. Son odyssée guerrière était ainsi faite, jonchée de rencontres avec d'autres tués au combat, de tristes instants inoubliables.

Dans son coin, Gunther somnolait toujours d'un repos entrecoupé d'épars ronflements. Au-dehors, il devait faire nuit, leur pénombre locale avait diminué. Le rat avait déserté alors que la puanteur était limite irrespirable. L'étuve de l'improvisé cimetière n'y serait pas étrangère. En revanche, les bruits extérieurs s'étaient tous évanouis, les plongeant dans une amère désillusion.

Afin d'éviter le fourmillement de ses membres, de furtifs mouvements le soulageaient alors qu'il revisitait les similitudes entre son actuel calvaire et celui de « Drakkar ». Des évasions l'entraînant de nouveau vers Beyrouth...

Dès les premières heures, les sauveteurs extirperaient des décombres des paras peu coincés. Le tout se déroulait dans de cacophoniques bruits en tout genre que parfois le coordinateur des fouilles interrompait, ordonnant le silence pour mieux localiser des appels de détresse. Ces silences transpiraient d'émotion. À l'affût du moindre signal, chacun priait alors, espérant capter le SOS d'un survivant. D'interminables secondes, voire des minutes d'arrêt où seuls les aboiements de chiens violaient l'écoute, accourant non loin de là par l'odeur alléchés, alors que déçus de n'avoir rien perçu, un sifflet commandait aux hommes la reprise.

Paul se souvenait de ces personnels du 17^e RGP, spécialistes du déminage et des travaux de terrassement. Recrues de choix en pareilles circonstances, les rescapés pourraient plus tard remercier la Providence de leur opportune présence. Bâisseurs, ces sapeurs excellaient dans les techniques de levage, indispensables à ce déblaiement. L'hommage pour ces hommes était mérité, ces sapeurs sauvant de nombreux paras à « Drakkar ».

Ici, à Mogadiscio, cela se teinta de regret, ces spécialistes manquaient...

Parmi ces miraculés extirpés, trois deviendraient des confidents. La veille de leur transfert en métropole, Paul avait recueilli leurs témoignages, mesurant tout le calvaire enduré dans l'interminable attente... De poignants récits, où un mot revenait souvent : « le doute ». Deux de ces ensevelis attendraient leur délivrance jusqu'à quarante-huit heures, « le doute » sapant souvent leur moral. Un sentiment d'abandon se manifestant différemment selon les individus, mais, point commun, cela s'accompagnait de prières et de promesses, se jurant de changer si survie...

Certains ressortiraient en s'indignant sur l'incompétence du Commandement les ayant exposés à ce piège. D'autres n'émettaient que d'improductives jérémiades, trop choqués pour avoir entraperçu l'ombre de Dame la Mort...

Pêle-mêle, ces confus témoignages affluaient dans sa tête. Paul ne pouvait empêcher les comparaisons, notamment sur son doute actuel. Pour le combattre, il s'imposa le rappel de la lente agonie d'infortunés confiée par ces survivants.

Entre deux sanglots, leurs témoignages étaient imprégnés de gravité pour décrire le calvaire de leurs amis. De ces confidences, le facteur temps s'écoulait, inexorable, sans que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

reviendrait à l'ETAP, il aurait une pensée furtive pour son premier saut. Plus d'une trentaine d'années après, le souvenir était gravé. Comme ses camarades, il n'avait pas fermé, ou si peu, l'œil de cette nuit avant la confrontation du grand vide. Pourtant, il était sûr d'y parvenir, refusant de finir comme ces « refus de saut ». En effet, ceux qui se « dégonflaient » à la tour de départ, horrible plateforme métallique, au doux prénom de « Brigitte », verraient leur vie basculer. Un refus lourd de conséquences, car ouvrant un rendez-vous avec des brimades quotidiennes. Les servitudes les plus répugnantes leur revenaient de droit, accompagnées de quolibets de sous-homme. Ils payaient le fait de s'être portés volontaires et d'avoir inutilement monopolisé l'encadrement. Mais le plus traumatisant pour eux resterait leur propre honte de n'avoir pu se dominer.

Maintenant, ce passé était révolu, il ne s'inscrivait plus dans la logique des lendemains de la guerre d'Algérie où on ne prenait pas de gants pour sélectionner la relève et retarder l'échéance d'une sanction au combat : la mort.

C'est donc avec angoisse que Paul franchirait « la fameuse porte » du Noratlas, cet avion mythique d'alors. Les cinq épreuves suivantes, dont le saut de nuit, se passèrent sans problème, exceptée l'appréhension même si ce n'était plus l'inconnu. Depuis lors, il savait bien maîtriser sa peur, son cerveau réagissant pour se dominer, son béret rouge pour le lui rappeler.

CHAPITRE 13

JEUNESSE MILITANTE

Dans ses *come-back* et entre deux soubresauts, Paul analysait ses frayeurs accumulées durant sa carrière de risque-tout. Il n'aimait guère s'épancher sur sa peur, compagne fidèle à ses challenges. Très vite, il avait compris que ce béret rouge ne se limitait pas à un saut dans le vide mais que le plus important se passerait sur terre, donc solidarité et esprit de sacrifice, qualités parachutistes.

Il s'était souvent testé, utilisant la devise de son régiment, le 13^e RDP qui prônait le dépassement de soi : pour aller « Au-delà du possible ». De quoi se forger un caractère de battant...

Dérangé par des appels diffus, il prêta l'oreille et Gunther fit le relais avec les deux GI, un court dialogue dissipant leur solitude...

– Eh, mon colon ! Tes potes du Peace-Corps ont réussi à creuser en longueur pour sortir de leurs boyaux mais restent coincés par un épais muret à un mètre.

– Demande-leur s'ils ont déjà entendu les secours extérieurs. Comme redoutée, la réponse fut décevante.

Dépité, Paul n'osa pas poser la deuxième question, à savoir : Combien de temps attendraient-ils encore avant d'être tous retrouvés ?

Les derniers survivants de « Drakkar » résistèrent jusqu'à

quarante-huit heures. Plus récemment en Iran en 2004, on avait retrouvé des survivants coincés sous leurs ruines et ce, six longs jours après le séisme. Une inimaginable hypothèse ici, car avec l'étuve actuelle, ils ne tiendraient pas si longtemps, même en buvant leur urine.

Sa déception passée, ce contact l'encouragea à accentuer ses gesticulations avec au bout quelques avancées. Mais la soif dominait, sa bouche était devenue sèche, ses déglutitions secrétaient désormais une pâteuse substance. Finir ainsi, après toute une vie de passée sous les armes, n'avait rien de glorieux. Un sentiment déplacé, à croire que comme les prétentieux, le paraître héroïque dicterait toute sa vie, à moins que ce ne soit le début d'un délire précédant le trépas...

À mieux y réfléchir, sa mort dans l'anonymat affectait son égocentrisme. À choisir, il aurait préféré défrayer la chronique avec une disparition guerrière et mort par balle, plus expéditive d'ailleurs que celle par la soif. Une fin avec les armes à la main et baïonnette au canon lui aurait mieux convenu, c'était indéniable.

Pour chasser l'idée de trépas, il s'évada en pensant à son épouse, ce qui l'apaisa dans un premier temps. Viendraient ensuite ses enfants et aussi sa maman récemment décédée. Paul s'était toujours efforcé de lui cacher les périlleuses facettes de son job. Il lui devait bien cela, car dès l'adolescence, il l'avait fait souffrir, notamment avec son embrigadement pour sauvegarder l'utopique Algérie française...

Mais pour l'heure, dans ces ruines, seule l'image de son seul amour s'imposait à ses méninges en ébullition.

Femme de caractère au joli minois, c'était une mère poule, protégeant sa famille, un peu comme le ferait félinement une lionne... Une carapace indispensable quand on est amené à partager la vie d'un aventurier. Souvent seule, elle avait assumé

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE 15

RAISONS D'ATTENTATS

Ces retours en Bosnie le distrayaient en dépit des drames vécus là-bas, dont la disparition de frères d'armes et d'amis chers. C'était en fait une habitude quand Paul faisait le bilan d'une mission. Avec la gloire quand réussite, il y avait aussi ces malheurs, la guerre étant ainsi faite. Focalisé sur Bill et Conan, il se rémora leurs retrouvailles à Mogadiscio.

Après la Bosnie et son entente avec Bill, au « Prestige » Paul rencontra le Texan parmi l'hétéroclite faune occidentale. Feignant leur penchant éthylique, cela suffirait à donner le change. Ainsi lors des verres de bienvenue dans ce futoir somalien, la fraternisation passe-rait pour légitime dans la clientèle hôtelière.

Précédant son ami, à grand renfort de dollars, Bill avait préparé le terrain pour pister les terroristes venus se réfugier en Somalie suite aux musclées interventions en Afghanistan. L'agent de la CIA cibra bien le mouvement « Al-Itihaad al-Islamiya », bande de malfrats proche d'Al-Qaida et d'AQMI, confirmé plus tard par la DGSE.

La menace estimée donnait froid dans le dos et ce, même à ces courageux barbouzes. En effet, à ces anarchistes acoquinés aux Seigneurs de la guerre, s'associaient des sbires de différentes nationalités. Parmi eux se positionnait des

desperados du GSPC, branche salafiste d'Algérie. Toujours selon ces repérages, les bases d'entraînement jouxtaient la capitale où en toute impunité, ces combattants se préparaient à des attentats contre l'Occident, motivés par le 11 Septembre 2001...

Remarqués pour leur curiosité, Bill et Paul attirèrent des suspicions et ce, malgré leur couverture humanitaire ou journalistique. Leurs excursions dans ce No man's land où rarement se baladaient les « Blancs » sous prétexte d'installer une future ONG n'aurait pas suffi. De plus, Al-Qaida était contre ces implantations occidentales.

Tenus par l'urgence, nos espions auraient brûlé des étapes avec d'imprudentes impasses. Leur cinquantaine grisonnante n'aurait pas suffi, les chefferies locales les cataloguant de potentiellement dangereux. Pour preuve, quatre jours avant l'attentat du « Prestige », ils essuieraient une tentative d'assassinat à l'entrée du restaurant. Un incident où des drogués avaient brandi leurs pistolets mais n'avaient pas eu le temps de les utiliser, refroidis par les gardes du corps de Bill. Motivés par les « bakchichs », ils neutralisèrent les terroristes en feignant d'intervenir contre de simples voleurs, un rituel dans cette ville de brigands.

Cependant, la réaction de l'escorte aurait en partie « brûlé » les deux agents. Rarement des humanitaires ou journalistes ne possédaient de fonds si importants pour s'accompagner de telles protections. Dès lors, les deux espions accélérèrent leurs investigations, décidés à mettre les voiles au plus tôt.

Comme en Irak, les attentats à la bombe s'intensifiaient à Bali, à Mombassa au Kenya ainsi que dans les Émirats. Ils bénéficiaient d'une médiatisation avec leurs revendications contre Israël et les USA. À Bali, ces agressions visaient des

touristes israéliens et australiens. Des carnages où les médias méconnaissaient la présence d'espions visés, principales cibles de ces attentats...

Alors pensa Paul, cette voiture ou camion piégé bourrés d'explosifs détruisant le « Prestige » ne visaient donc que Bill et lui-même parmi d'anodins locataires. En général, les fondamentalistes ne s'arrêtaient jamais à de telles considérations et tant pis pour ceux pris dans ce tsunami. Ils ne disposaient pas de moyens sélectifs et quand bien même, ils ne s'attendraient pas sur la mort d'infidèles...

Reconsidérant l'attentat, Paul conclut qu'il avait trop attendu pour déguerpir. Mais à ces vains regrets, lui répondait dans ces ruines un silence de cathédrale. « Les rescapés en sursis », ce serait un joli titre pour un journal, pensa-t-il alors. Faute de mieux avoir à faire, il rechercha comment tromper sa soif, d'autant que l'air semblait se raréfier. Cela laissait craindre l'absence d'ouverture avec l'extérieur. Le seul filet véhiculait d'ignobles puanteurs, signe d'une décomposition avancée des cadavres.

Le moral dans les chaussettes, l'idée de délivrance s'estompait. Il transpirait et sa langue récupérait ces perles d'eau salée qui lentement dégouлинаient vers sa bouche. Au passage sur ses joues, des picotements lui signalaient la présence d'entailles. Parallèlement, il gesticulait toujours, ce qui réveillait son arthrose des genoux, résultante de sa trentaine d'années de parachutisme.

Mais que diable était-il venu faire dans cette galère ?

Une éternelle question qui l'interpellait à chaque baisse de moral alors que la probable réponse paraissait si évidente. En effet, l'officier supérieur avait voulu reprendre coûte que coûte du service, un souvenir récent dont il revisita l'épisode...

Effectivement, l'inaction et le manque de responsabilités

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

suspicion à l'encontre des riverains se généralisa et ce, y compris chez les unités peu exposées en secteur chrétien. Celles-ci désormais mesurèrent concrètement ce qu'avaient enduré au quotidien et durant ces deux premiers mois, les paras à Chatila.

Vingt ans plus tard, emprisonné dans un hôtel effondré par une action terroriste similaire, avec objectivité Paul retraçait ce drame libanais, premier annonciateur des malheurs à endurer par l'Occident. À l'époque, peu de personnes en avaient pris conscience et de prévoir le 11 Septembre 2001 en ce dimanche 23 octobre 1983 n'aurait été que de la fiction...

Des cliquetis étouffés de martèlement replongèrent l'emmuré dans la réalité somalienne. Longtemps absents, les GI revenaient vers Gunther. Aussi le Suisse se trouva plutôt rasséréné par leurs vivantes présences, même éloignées, contrastant avec les cadavres pourrissants à ses pieds.

Rapidement, les « Amerlocks » expliquèrent qu'ils n'avaient pu franchir le dédale des décombres. Cependant, ils étaient porteurs d'un message d'espoir, à savoir la perception d'abolements de chiens et de moteurs genre groupe-électrogène. Il devenait alors évident qu'au-dessus d'eux, les secouristes s'affairaient. Ce ne serait alors plus qu'une question de patience, du moins pour ceux échappant à la déshydratation. Aussi désireux de fêter la nouvelle, Gunther engloutit d'un trait le fond de la flasque d'alcool, sans jamais avoir eu l'idée de la partager avec les représentants de l'Oncle Sam. Son avarice se solda par une longue quinte de toux.

« Bien fait pour lui ! » se dit en aparté le Français...

Heureux de cette annonce, Paul se résolut à s'armer d'un surcroît de patience. En bon parachutiste, il possédait cette qualité. Le proverbe « tout vient bien à qui sait attendre » devenait d'actualité. Plus prédisposé à foncer, dominante de son

impulsif caractère, l'expérience aidant, Paul savait se tempérer. Comme le sage, il s'efforçait de tourner sept fois la langue dans sa bouche avant d'avancer la moindre affirmation. Mais est-ce qu'il en avait été toujours ainsi ?

À Beyrouth, l'Émir avait eu du mal à contenir son envie d'éliminer ces assassins qui en toute impunité déambulaient juste à portée de son fusil. Afin d'éviter l'irréversible, il avait alors appliqué ce concept de sagesse. Une première pour lui. Cette attentiste attitude lui permettrait de mieux choisir le moment opportun pour assouvir sa vengeance et ce, en restant incognito.

Focalisé sur la capitale libanaise, Paul chercha à mieux en sélectionner les détails. Mais, ce serait difficile. Aussi s'interrogea-t-il sur sa responsabilité...

Tels des spots publicitaires, de sombres clichés matraquaient son subconscient. Ici, à Mogadiscio, les circonstances s'apparentaient à celles du Liban et il assistait en première ligne à une identique tragédie. Une différence cependant singularisait ce passé à ce présent actuel. Son statut de civil contrastait avec celui de militaire en uniforme. En effet, depuis sa mise à la retraite, Paul se partageait en renseignant la « Piscine » ou en servant comme réserviste au 13^e RDP.

En Somalie, l'« honorable correspondant » se trouvait donc désarmé, simple civil. Il n'était protégé que par son passeport avec un visa limité à son action humanitaire. Dans cet environnement si hostile, sa mission souvent se résumait à sauvegarder sa vie. Il ne commandait plus à des combattants et devait se débrouiller en solo, attendant l'appui toujours si hypothétique de Paris.

C'est sous cette peu protectrice bannière qu'il était venu rejoindre six compagnons humanitaires pour étudier,

parallèlement au développement de la pêche locale, la faisabilité d'implantation d'« Infirmières sans frontières ». Sous cette couverture, il s'efforceraient parallèlement de localiser un leader terroriste, préalablement repéré au Tchad. En évoquant N'Djamena, Paul repensait que là-bas, il avait souvent fièrement porté son uniforme para. Une façon de se sentir moins vulnérable.

Ici, sur les sites où planaient encore les légendaires exploits de Thierry de Monfreid, il ressentait le caractéristique picotement de la peur.

Jusqu'alors, son flair ne l'avait jamais trahi. Ainsi, à Mogadiscio, il jugea vite les risques à encourir. Pour l'heure, ce « somalien bordel » ne bénéficiait pas de médiatisation, l'Irak accaparant l'actualité. Pour synthétiser, on assistait à l'anarchie, de quoi rivaliser avec le « bololo », argot militaire rappelant le quartier populaire de N'Djamena où la police était interdite, la pègre étant unique maîtresse des lieux.

Avec une discrète approche, « l'honorable correspondant » enregistrerait tous ces dysfonctionnements dont les aléatoires conditions de sécurité où les impasses s'accumulaient, de quoi ne laisser que deux alternatives : la fuite ou la prière.

Ici en Somalie, et surtout pour un « *White Skin* », il faudrait prendre au moins une dizaine d'assurances vie pour s'en sortir, mais jamais sans égratignures...

Un contexte où la chance prédominait.

En premier, cela dépendrait du taux de drogue ingurgité et de l'état second de ces guérilleros locaux, milices shébababs du Nord. Ivres d'alcool et de chanvre, à tout moment tout pouvait basculer en massacre. Elles opéraient sans coordination et étaient souvent prêtes aux échauffourées pour ou rigoler ou alors s'occuper avec dans leurs rangs des adolescents, dont nul ne maîtrisait les débordements, une poudrière installée sur un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

épuisa Paul et il eut du mal à retrouver le calme avant de repartir vers l'opération Lamentin en Mauritanie.

Paul revisitait ce matinal instant où, avant que l'aube ne pointe à l'horizon, il assistait au réveil des Sahraouis s'extirpant de leurs bédouines couvertures.

Dénombrés à quatre-vingt-dix environ, contenance intérieure des véhicules impossible à vérifier sans caméra thermique, cela confirmait l'alarmante information du Breguet sur l'importante katiba.

« Bingo ! » s'écria mentalement le chef d'équipe. Pour leur première tentative, l'équipe ne rentrerait pas bredouille, du moins si tout se passait bien. Mais à l'heure de neutraliser cet ennemi, un sentiment de doute prédominait. Le quatuor n'ignorait pas que leurs prédécesseurs avaient souvent été mis à contribution mais ne se contentant de photographier que des ornières de roues dans le sable. D'ailleurs, ces répétés échecs égratignaient la renommée du régiment avec des quolibets à la popote sur leur pseudo-compétence.

La chance venait peut-être de tourner, « les pendules seraient donc remises à l'heure », dixit Jean-Louis. Cependant, cette joie restait contenue, car il fallait d'abord alerter le Commandement pour déclencher l'interception par l'aviation, ces guérilleros avaient largement le temps de s'évanouir dans leur désert. Aussi le message codé fut vite envoyé pour mettre en l'air « la chasse » stationnée à Dakar. Une fois sur zone, il ne resterait plus qu'à guider leurs assauts et comptabiliser les coups au but, voire les immortaliser par une photo.

Pendant l'interminable attente, les derniers efforts des « paras de l'ombre » avaient attisé leur soif au point d'entamer leurs réserves. Une erreur délibérément consentie par un surplus d'optimisme sur la rapidité de leur récupération par Puma.

Ici, un Européen devait s'hydrater avec six litres d'eau par jour. Hors, après l'infiltration, leur consommation avait dépassé leurs plus pessimistes prévisions car leur acclimatation ne datait que d'une semaine. À cela, après « la bovinante », s'ajoutèrent les transmissions avec l'emploi d'une génératrice et un effort énorme de pédalage où chaque équipier pédala sur l'épuisante GN58 afin d'établir la liaison avec Favière, relai du Contrôle opérationnel Interarmées à Paris (C.O.I.A). Là en alerte H24, on en référait à la Présidence pour la décision à lancer la « chasse ».

Une fois fait, l'équipe choisit une position à cinq cent mètres à l'est de l'objectif, un promontoire de rochers, semblable à un nid d'aigle mais très vite exposé en plein soleil dès l'aube venue. Là, dégoulinants de sueur, ils attendraient la vacation radio leur annonçant l'interception dans une heure puis l'ordre d'exfiltration dès l'engagement pour récupération. Un jargon professionnel qui fit monter leur excitation et aussi leur soif. Alors, ils s'abreuvèrent encore, omettant l'hypothèse d'une récupération différée. Une erreur consentie par l'état de fatigue et l'augmentation de la chaleur avec le jour naissant.

Ce jour, qui avait vite envahi l'horizon diluant l'obscurité. Un spectacle grandiose où les féeries de couleurs rougeoyantes enflammaient le panorama avec une montée de température significative. Cela rappelait Austerlitz avec l'avantage conféré à son observatoire. Comme l'Empereur, personnage qu'il admirait, Paul bénéficiait de l'astre en ascension qui aveuglerait l'ennemi lors de l'attaque.

De là, ses jumelles observaient le réveil de ces guerriers du désert, alors que la température grimpée les obligeait à enlever leurs burnous pour se draper dans des djellabas bleues recouvrant des tenues militaires disparates et les apparentant à l'armée de Bourbaki, célèbre général pendant les guerres

coloniales avec ses supplétifs en tenues bigarrées.

Un bref petit déjeuner à base de dattes et de galettes de seigle arrosé d'un thé fumant composait le matinal régime. Rustiques, chez eux l'obésité n'existait pas. La sélection naturelle façonnait ce type émacié de combattant des dunes.

Envieux, Paul regardait la bouilloire de thé à la menthe passant de main en main, et déjà nombre d'entre eux mâchonnaient du « qat », herbe hallucinogène locale pour tromper aussi la faim.

Encore nettes dans ses souvenirs pourtant vieux d'une trentaine d'années, l'évocation de nourriture aiguïsa l'appétit de l'emmuré de Mogadiscio. Dans les décombres, l'ex-para se rappelait ce tableau de petit déjeuner nomade et l'espace de quelques secondes, il en saliva d'envie. À coup sûr, un bon thé fumant le désaltérerait, aparté qui le replongea dans sa fidèle mémoire et par faute de n'avoir mieux à faire dans l'attente d'une hypothétique délivrance.

Paul revoyait ce petit matin mauritanien et la froidure de la nuit périlclitant, avec par réflexe, les organismes appréhendant les chaleurs à affronter. Au bivouac, des véhicules entamaient des essais de démarrage, usant même de pinces de contact. Au rythme des pétarades, Paul en concluait que leur départ était imminent, restaient des retardataires pliant leurs nattes et couvertures.

Trop éloigné pour entendre les échanges verbaux d'autant que les chèches masquaient les bouches, il assistait à un film muet fait de gestes grandiloquents tout en s'inquiétant du retard des jaguars.

Si l'action était loupée, l'état-major les croirait-il alors ?

Un objectif aussi important était rarissime et si l'interception réussissait, ce serait en partie grâce à une équipe

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Now où la musique s'harmonisait avec l'arrivée des « Iroquois », un égarement momentané car c'était bien la « récup » et non pas un mirage. Dès lors, les réflexes s'enchaînèrent. Après l'identification codée pour éviter toute méprise, le guidage par signal électrique « Yoming » approcha l'engin vers eux. Il ne restait plus pour finasser que d'utiliser le miroir solaire, un jeu d'enfant pour refléter l'impact du soleil sur le Puma et signaler leur position dans cette immensité du désert.

Malgré les avertissements, Paul avait goulûment absorbé une bouteille d'eau, suffoquant à maintes reprises. Puis, s'humectant ses pieds endoloris, il mesurait ce besoin vital que son corps réclamait.

Entre ses ablutions, il fournit les coordonnées des coéquipiers et les deux SA 330 aborderaient le site où les radios avaient complètement perdu espoir.

Yves était au bord du coma et Bugs ne valait pas mieux.

Les deux rescapés chargés dans le deuxième appareil, Paul eut le temps d'entrapercevoir le médecin posant des transfusions. Alors enfin rassuré, il s'endormit en serrant une bouteille d'eau fraîche, remerciant saint Michel d'avoir exaucé ses prières.

Moins de trois heures après, l'équipe atterrissait à Nouakchott, accueillie par les autorités soulagées et aussi venues dispenser des félicitations.

À son réveil, après plus de six heures de sommeil récupérateur sous perfusion pour réhydratation, périple entrecoupé de cauchemars où il se vit amputé de ses doigts de pieds, Paul analysa sa mission.

Les journaux locaux et métropolitains avaient cité la victoire sur le « Polisario ». Plus tard, Paris Match y avait consacré deux pages avec photos de carcasses.

Bien entendu, Paul refuserait toute interview, lui et ses guerriers de l'ombre n'existaient pas et seul le chef de la patrouille jaguars ferait la « Une », posant en première page devant son avion.

En soins intensifs, Yves fut transféré à Dakar puis rapatrié au Val-de-Grâce. Atteint d'un coup de chaleur, longtemps, les diagnostics demeurèrent réservés avant que ses proches et ses coéquipiers ne soient enfin rassurés. Il avait frôlé de près la mort, seule l'absorption de l'urine de Bugs lui avait permis de survivre en attendant l'arrivée des secours. À une heure près, il aurait rejoint le paradis des parachutistes.

CHAPITRE 20

RELIGION ET SECOURS

Après ce premier « exploit », Paul tournerait la page bien qu'il s'en souviendrait toute sa vie. Une expérience peu commune et riche en enseignements, d'ordre professionnel et moral.

À Mogadiscio, dans la même pénurie, l'urine ralentissait sa déshydratation en cours, ce *come-back* l'avait aidé à s'en souvenir.

À peine émergé de sa somnolente errance, certes, il avait toujours autant soif, mais sans crapahuter, ici il souffrait moins qu'en Mauritanie, surtout des pieds. Une comparaison qui le réconforta.

Tel un troglodyte australopithèque, contraint d'évoluer à moitié accroupi dans sa sombre caverne improvisée, ses investigations n'apportaient rien alors qu'un murmure d'écoulement traversait les impénétrables murets. Au fil des heures, cela deviendrait un supplice de Tantale. Le château d'eau du toit s'était effondré et le fond de cuve traversait les étages de l'hôtel. Une supplémentaire torture pour ceux qui le percevaient. Avec un peu de chance, subodorait Paul, peut-être qu'une fortuite gouttière suinterait bientôt dans sa tanière.

Cependant, un pressentiment de ne pas avoir encore atteint le bout de ses souffrances faisait son chemin. Une pessimiste

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ferait la une des journaux et des émissions de télévision, avec un sauveteur para accroupi, son bras tenant la main d'une victime coincée entre des éboulis de béton. Une entraide qui illustre le calvaire enduré par ceux pris au piège. Là, avec des mots simples, le para parlait à ce prisonnier des ruines, masquant son inquiétude dans ce retard des moyens de levage attendus.

Parallèlement à ce drame immortalisé par la presse, aux abords immédiats, les secouristes tentaient l'impossible pour éviter l'effondrement de plaques de béton tenant à peine en équilibre. Une fausse manœuvre et on risquait l'écrasement des rares survivants. Un long supplice, où la main du prisonnier deviendrait molle et les traits de son impuissant assistant se crispant, des larmes difficilement contenues qui feraient le scoop des habituels charognards de ces catastrophes...

Heureusement, cette victime ne succomba pas. Il fallut attendre des heures pour la remettre aux mains expertes des toubibs qui durant plus de quarante-huit heures avaient accompli des miracles et quelques inévitables amputations.

Paul les connaissait bien, ces as de l'antenne chirurgicale de la division parachutiste. Leur tri s'effectuait à moins de cinquante mètres de l'attentat car les opérations n'admettaient pas d'attente. Aussi paraient-ils « aux plus pressés », avec sang-froid et compétence, qualités caractérisant ces spécialistes, de quoi mériter pour toujours le respect. Sans leur performant concours, beaucoup de blessés auraient trépassé.

Dans ces anecdotes, un témoignage émouvant avait retenu l'attention de Paul. Et pour cause...

Plusieurs mois après sa sortie du Val-de-Grâce, un rescapé lui relata l'agonie de Pierre de Bleu 3, l'unité de Paul. Lourd d'émotions, le récit narrait les derniers instants vécus par ce jeune para, délivré moribond auprès de ce miraculé. Son

supplice avait duré plus d'un jour et demi, coincé dans l'obscurité des ruines.

Perturbé par ce souvenir, et on le serait à moins, le sergent ravalait ses sanglots en expliquant comment Pierre avait soutenu leur groupe. De suite, il avait pris les « affaires » en main, inventoriant ses compagnons d'infortune et les encourageant à résister. Il en oubliait ses propres blessures dont ses jambes broyées par un bloc de béton. À l'arrivée des secours, ils n'étaient plus que quatre sur une chambrée de douze, étrangement réunis plusieurs étages plus bas avec ce sergent de la première section, logeant avant au-dessus d'eux, hasard suite à la violence de l'explosion...

Trop ému pour structurer son récit, il raconta qu'une fois la panique passée, les emmurés s'étaient identifiés à la voix, incapables de se mouvoir dans une noirceur et une poussière virevoltante. Aux premières heures, deux paras s'étaient manifestés, mais hélas ! ils perdirent leur contact, certainement trop affaiblis par leurs blessures. De suite, Pierre s'imposa comme le plus vaillant, les encourageant à signaler leurs positions en optimisant leurs efforts d'appels. Des sommiers métalliques leur serviraient de tambour pour mieux traverser l'épaisseur de leur tombeau de béton. Ils attendraient ainsi les secours, alors que la frousse de mourir restait omniprésente. Toujours volontaire, Pierre inspirait une sympathie naturelle, aussi bien chez ses supérieurs que parmi ses camarades. D'ailleurs, perçu comme élément de valeur, au retour son chef de section le proposerait pour un stage d'élève gradé. Un tremplin pour accéder à des responsabilités amplement méritées.

À son tour, Paul regrettait de ne rien avoir perçu dans son trou à rats, du moins hormis les hurlements de ces camarades, mais jamais celui, si espéré ou alors trop diffus, de moteurs. De

là à penser qu'ils étaient inaccessibles, il n'y avait qu'un tout petit pas que Paul évitait d'entamer. L'éventualité était peu encourageante et susceptible de faire vaciller un moral déjà si déficient...

Les paroles du sergent rapportant les derniers souffles de Pierre resteraient imprimées dans la mémoire de Paul. À plusieurs reprises, ce sergent entendit des bruits de moteur, identifiés comme ceux de marteaux-piqueurs. Ces sons répétitifs accompagnaient des voix inconnues beaucoup plus lointaines, se mêlant aux gémissements des blessés les entourant. Peu de temps avant son expiration, sur un ton anodin et sans pleurnicherie, Pierre avait insisté pour que le dernier survivant rapporte son béret rouge à sa mère. « Ce service », il le formula en plaisantant, recommandant de bien l'épousseter car il n'était pas trop présentable et de plus, sa maman était asthmatique. Il leur confierait aussi que comme toutes leurs mamans d'ailleurs, elle avait été fière qu'il devienne parachutiste. Preuve en était, sa photo trônant sur le buffet. Fait à Pau, le cliché le montrait en tenue de combat, béret rouge impeccable, équipé d'un parachute et arborant un large sourire de vainqueur. Une image rassurante, montrant que rien de fâcheux ne pouvait désormais lui arriver.

Cette mère, comme la cinquantaine des autres mamans de ces victimes de « Drakkar », ne reverrait plus jamais son bel enfant rieur, mort, loin de chez lui, presque en Afrique, comme dans la traditionnelle chanson de paras.

Elle avait reçu la visite du maire de ce village de l'Est de la France, tout près de Charleville-Mézières, pour lui annoncer la mauvaise nouvelle : son aîné victime de la violence meurtrière de terroristes. Le maire rajouterait qu'il était mort en héros, sacrifiant sa vie à la Nation. Plus tard le corps lui serait restitué après un hommage national aux Invalides.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE 23

DÉSIR DE VENGEANCE

Sans nouvelles de ses compagnons d'infortune ou d'éventuels secours, Paul continuait à repasser en visionnage son passé. Obsédantes, ces heures libanaises prédominaient dans son choix et tout naturellement, il s'abandonna à les évoquer. Auparavant pour soulager sa soif, il avala une petite gorgée, un palliatif pour hydrater un gosier très irrité.

Dans les jours suivants « Drakkar », Paul ruminait sa rancœur envers Paris alors qu'il croisait journallement ces assassins. N'admettant pas l'impunité, il agirait seul, ou alors plus jamais il n'oserait se regarder dans une glace. Si, au plus haut niveau, on refusait le défi, lui, humble capitaine para, avec une poignée de ses hommes, vengeraient leurs frères d'armes.

Ainsi cogitait-il pour cette entreprise mais sans y laisser sa signature. Depuis trois jours, « l'Émir » avait remarqué la présence d'inconnus, barbus patibulaires affichant une fanfaronne attitude au hasard des croisements dans les crasseuses ruelles de Chatila. Selon ses tuyaux, ils appartiendraient à une faction chiite étrangère logeant depuis peu en limite de quartier. L'info provenait de collaborateurs palestiniens, peu enclins à côtoyer ce genre d'individus, dont cet étranger. De nationalité syrienne, ce prédicateur haranguait

la population pour chasser les Français, puis ensuite les réfugiés palestiniens. De quoi mieux comprendre le pourquoi de cette spontanée dénonciation.

Âgé d'une trentaine d'années, ce Kébir était natif de Damas. Ceint autour de sa tête, il arborait un ruban vert, signe d'appartenance au djihad et au martyr pour la gloire d'Allah. Tout un programme dont il se ferait le chantre.

Kébir et Paul s'étaient déjà rencontrés lors d'une patrouille. Ce qui au début s'apparentait à un jeu d'intimidation, se transforma vite en menaces. Hier même, joignant le geste à la parole, le Syrien avait mimé l'égorgement. Loin d'être intimidé par ce geste, le para lui avait répondu en caressant la crosse de son arme, montrant son plaisir à tirer sur ce fanatique représentant des « fous de Dieu ».

Depuis peu, les régulières joutes avec le Syrien s'étaient amplifiées. Semblables aux chefs de meute devant leur horde, ils se narguaient sans retenue, de quoi présager un inévitable affrontement, ce rituel perdurant depuis deux semaines.

S'il était pressé d'en finir, l'officier français peinait à concocter le stratagème pour assouvir sa vengeance et ce, sans que ces chefs directs ne découvrent sa marque de fabrique. À force de ruminer les solutions imaginables, l'une d'entre elles se détacherait des autres. Un choix anticipé car consécutif à un événement brutal.

Par une matinée de mi-novembre, après une pluie qui calmait momentanément les belliqueuses ardeurs des miliciens, de nouveau la mort viendrait prendre rendez-vous. Comme tous les jours, son groupe commandement allait vider ses poubelles au coin de la rue. À des horaires aléatoires, pour éviter de tenter le diable, deux paras transportaient les résidus, escortés de trois armés, doigts sur la détente pour sécuriser la servitude.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plutôt en piteux état, qui semblait postuler pour la casse. L'officier était visiblement déçu, échangeant quelques mots sur ce rossignol. En revanche, l'ex-légionnaire était plus confiant et alla surtout vérifier l'existence de colis dans le coffre. Rassuré, il rétorqua que cela convenait et qu'en cas de défection, ils la porteraient à bout de bras...

Devant sa détermination, l'accord fut entériné et Mansour remercia Paul en recevant en échange le renseignement attendu. Ce scoop favorisa ses plans pour consolider son autorité dans son territoire, dont l'occasion d'être le premier à investir le poste Pirogue et ce, sans avoir à combattre. Cela ne serait pas un mince avantage avec le nombre de locataires y postulant.

La Mercedes camouflerait l'identité des Français. Après son long voyage du Chouf, elle ferait bien l'affaire, et le leader palestinien souhaita bonne chance aux paras.

Paul revoyait la scène et l'agréable flux d'adrénaline lui monta au cerveau parallèlement aux picotements de la peur précédant l'action. Moins tenaillé par la soif grâce à l'apport salutaire de sa gourde, il s'autorisa quelques suspens sans perdre le fil de « l'Odyssée libanaise », unique distraction à l'interminable attente des secours.

Mansour quitté, le passage à l'acte était imminent avec Jean-Mi au volant. Stupeur, la bagnole démarra au quart de tour, seul un essuie-glace fonctionnait et le fourrier conduisait en sortant la tête.

Avec Paul, Doumé et Jean-Pierre étaient du voyage, mais désormais tous cagoulés. Alors, feux éteints, le quatuor français s'engagea dans les venelles du quartier sud, suivi à distance par les deux jeeps. Dans moins d'une demi-heure débuterait le transfert de « Pirogue ». Aussi plus question de perdre une seconde.

Conforme aux reconnaissances et sûrs de ne pas être suivis, le convoi stoppa en limite du quartier chiite. En dix secondes, l'officier redonna ses consignes, pourtant déjà hyper connues de ses acolytes. Un rappel qui augmenterait la confiance de son commando et aussi la sienne...

Jean-Mi resta au volant, Jean-Pierre et le Corse Doumé descendirent avec leur capitaine pour s'infiltrer à pied vers l'objectif. L'obscurité leur convenait, tout comme sa désertification, phénomènes amplifiés par les intempéries, une ondée bienvenue réduisant d'aléatoires rencontres de patrouilles.

Moins de deux minutes suffirent et un RAS par radio, tous feux éteints, la voiture les rejoignit sur la base d'assaut à moins de vingt-cinq mètres du PC de Kébir.

À l'abri sous l'auvent, les sentinelles tuaient le temps en jouant aux cartes. La villa possédait un étage, preuve d'aisance. Jamais attaqués et aussi démotivés par la pluie battante, les miliciens ne surveillaient plus les rues. D'ailleurs, quels fous se risqueraient à sortir par ce temps de chien ?...

Sur un hochement de tête de Paul, Jean-Pierre déballa de sa housse le RPG-7, arme antichar soviétique. Les pulsations calmées, le sergent embrassa l'engin de mort pour lui souhaiter un maximum de réussite. Déjà Doumé l'approvisionnait.

La roquette rompit le silence, réveillant en sursaut un quartier déjà somnolant. Elle pulvérisa l'entrée, neutralisant toutes ripostes. Moins de cinq secondes après, le coup était doublé sur la fenêtre du premier étage, la pièce volant en éclats et devenant subitement obscure, comme avalée par la nuit. Enfin, la troisième roquette atteignit l'ouverture du garage avec l'explosion des fûts d'essence, un renseignement cadeau de Mansour plutôt favorable à liquider son ennemi chiite.

Paul n'hésiterait pas à optimiser le nettoyage. Épaulé par

Doumé, leurs tirs avec leurs AKM compléteraient les dégâts, ralentissant d'éventuelles sorties.

En dépit du stress induit, ces actions leur procuraient un soulagement profond. Méthodique, le Corse descendait des silhouettes titubantes cherchant à fuir le sinistre. Déjà bien mal en point par l'explosion, six hommes, furent ainsi fauchés.

Une minute après la troisième roquette, « à fond la caisse », la Mercedes dépassait le trinôme français pour s'accoler au PC terroriste. Jean-Mi en jaillit et fila rejoindre ses camarades, le tout sous la couverture de leurs tirs précis. Puis, une boule de feu souffla le PC de Kébir en réveillant tout Beyrouth.

C'était le cadeau surprise de Mansour, Paul l'ignorait, mais finalement, il n'en tiendrait pas grief à Jean-Mi. Car le bilan, sans en atteindre l'ampleur et l'impact médiatique de « Drakkar », serait très positif. Si les roquettes n'étaient que meurtrières, la voiture piégée pulvérisa la villa, un cratère attestant des effets destructeurs...

Pour parachever l'ensemble, des rafales arrosèrent les abords pour sécuriser le repli des paras jusqu'aux jeeps. Puis, à tombeau ouvert, le commando rejoignit « Pirogue », abandonnant là-bas des étuis de munitions étrangers à leurs Famas. Ainsi, ils ne seraient pas identifiés comme possibles auteurs de l'agression, d'autant que leur alibi était irréprochable avec l'escorte de « Déméco »...

Le rapide retour se fit sans manifestation de joie, les armes russes cachées, chacun équipé de l'arme de dotation, scrutant les environs pour éviter toute surprise. Seuls des sourires illuminaient leurs visages fatigués, comme s'ils communiaient en pensée avec leurs frères d'armes lâchement assassinés.

Cependant, les retrouvailles avec le colonel du 6^e RIP

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*près d'Ati, les hiboux avaient bien renseigné, leur mission :
restait maintenant à résister.*

CHAPITRE 26

DE LOUIS À L'HALLALI

Vingt-cinq ans plus tard, Paul revoyait la scène alors qu'il croupissait au fin fond de son hôtel écroulé. Ni le rat, ni le Suisse et encore moins les deux GI ne s'étaient manifestés durant ses rêveries de l'opération Tacaud. Alors, sans rien avoir de mieux à faire, Paul retourna vers l'aventure tchadienne, petite page de gloire dans un combat de fantassin...

L'ambiance nocturne n'avait plus de secrets pour les équipiers de recherche, surentraînés aux zones d'insécurité. Envoyé en sonnette, Raymond rampa jusqu'en bordures de la piste secondaire. Une absence de courte durée, car revenant vite prévenir ses compagnons qu'une vingtaine de Toubous s'apprêtaient à les attaquer. Il les avait repérés à l'intensificateur de lumière

Après avoir alerté le commandement, Alain l'adjoint proposa un repli motorisé, mais sa solution fut rejetée, Paul argumentant qu'il redoutait l'ensablement ou encore les mines. Ne resterait donc que de défendre leur peau, priant entre-temps afin que les secours convergent au plus tôt sur leur position.

Ce schéma rappelait à Paul la mort d'un de ses camarades au Tchad, déjà dix années auparavant. Acculé toute une nuit, Louis, sergent-chef à la garde nomade tchadienne repoussa l'assaut de rebelles. À deux reprises, il parvint à se dégager

avec des grenades au phosphore, l'efficacité des engins freinant l'ardeur des assaillants. Mais hélas ! au troisième assaut, il fut atteint dans le dos par une sagaie, chutant sur sa grenade dégoupillée. Une mort, aussi atroce que glorieuse, que tous ses amis prirent en exemple dans l'apprentis-sage de ce métier de la guerre.

Acculés aussi, pour l'équipe de recherche il ne restait plus qu'à imiter le brave Louis. Se rendre d'ailleurs, outre la honte, aurait été suicidaire, leur ennemi ne faisant pas de prisonnier.

Tous étant prêts à l'affrontement, Paul constata les parasites tremblements des mains en préparant ses chargeurs. Soucieux de le cacher à ses équipiers, au demeurant pas plus fiers, le lieutenant les stoppa en serrant fort son arme. Instinctivement, les autres s'étaient rapprochés de lui, formant une plus grosse cible. Attitude réflexe pour faire bloc, d'autant qu'ils ne disposaient pas de rochers pour s'adosser, l'ennemi étant susceptible aussi de leur arriver dans le dos. Presque un scénario de western où les Indiens encerclent les tuniques bleues, ironisa faussement Paul. Gare à leurs scalps, des plaisanteries voulues rassurantes mais auxquelles nul ne souriait...

Très vite, des ombres se détachèrent dans le halo de la lunette infrarouge. Se croyant invisibles, les Toubous avaient accéléré et imprudemment s'avançaient à découvert, une téméraire silhouette grisâtre repérée à cinquante mètres. Alors, avec son FRF1, Raymond l'ajusta et l'ombre s'allongea pour l'éternité.

Dès lors, un déluge de feu déferla sur la position décentrée des jeeps, les Toubous pensant à tort les Français accolés à leurs véhicules. La ruse de Paul fonctionnait au-delà de ses espérances et il recommanda de ne tirer qu'à coup sûr afin d'économiser les munitions, sait-on jamais.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rase-motte, deux véhicules étaient venus à leur rencontre. À basse altitude le Transal vérifiait l'état de la piste, tout en chassant animaux domestiques et population arpentant le bitume. Une fois atterri, sans couper ses moteurs, les arrimeurs s'empressèrent de libérer les attaches immobilisant la jeep et sa remorque. Paul et ses équipiers débarquèrent sous l'œil interrogateur des autres passagers pour le Gabon. C'était le tout début de ces missions spéciales de brousse et le 13^e RDP attirait déjà une curiosité envieuse en tant que précurseur des actuelles Forces spéciales.

Sur le tarmac, attendait un 4x4 et une modeste Deux-chevaux commerciale bleu pétrole, rutilante dans son entretien et arborant sur son aile la bannière du pays car véhicule du sous-préfet.

L'officier se rendit à la rencontre du petit comité d'accueil pour saluer le fonctionnaire et l'exploitante agricole possédant la double nationalité. La cordialité le réconforta après une confiance émoussée durant le vol.

L'aventure débutait ainsi, elle perdurerait plus de vingt ans, les escadrons du 13^e RDP s'auto-relevant dans ce magnifique pays.

Volubile, le préfet lui demanda si le Président Dacko viendrait bientôt inspecter la région. Dans les années 1970-1980, les liaisons radio faisaient défaut, souvent en panne faute de carburant pour la centrale électrique. Également, le courrier mettait du temps à parvenir et le remue-ménage après le coup d'État accentuerait ce flou, d'où l'interrogation légitime du responsable local.

Saisissant l'opportunité, Paul annonça être le précurseur venu reconnaître les lieux pour le futur séjour du Président ainsi que l'aspect sécuritaire du Sud où se rendrait aussi

Monsieur Dacko. Ce mensonge, plausible au demeurant, facilita l'implantation de l'équipe. Logés dans la résidence pour VIP, puis pour faciliter leurs reconnaissances obtenant un 4x4 réquisitionné, les paras se préparèrent plus sereinement à ce périple dans la forêt équatoriale. Ces soucis matériels résolus, il ne restait plus qu'à se renseigner auprès des expatriés, exploitants du coton, café ou tabac qui n'affirmaient aucune existence d'éléments paramilitaires. Sauf mensonges, ils connaissaient bien la région, restait donc à le constater de visu.

Sympathisant avec les Belges, Paul obtint un 4x4 Toyota muni d'un treuil, outil utile pour s'extraire des lieux marécageux. Puis laissant deux hommes en base arrière, avec Jean-Louis, Vincent, et Raymond ils partirent localiser ces prétendus cubains encadrant des partisans de Bokassa. Selon Raymond, ils faisaient un « safari » aux frais de l'État, agrémenté d'un accueil chaleureux de la population. Facilement, ils récoltèrent des infos, ambiance impensable de nos jours, « le caillassage » remplaçant le salut...

Toutefois, ces « Rens » mériteraient un tri sélectif, l'Africain n'ayant pas la même notion du temps que les Occidentaux, ce qui générerait de fausses pistes.

Au bout de douze heures de ce safari, les paras atteignirent Bayanga, entrée de la forêt vierge où le soleil perdait de sa virulence dans la dense canopée. L'humidité était constante, très éprouvante pour les Occidentaux. Ici, le paludisme faisait des ravages et l'usage des moustiquaires et de la prise de cachets de nivaquine s'imposaient.

Bénéficiant de conseils d'un père blanc de la mission catholique, Paul enrôla des pygmées comme guides. De l'argent, cigarettes et nourriture seraient bienvenus chez ces personnages étonnants.

D'un pas sûr et rapide, trapus, armés d'arbalètes et de lances, ils riaient en permanence, amusés des difficultés rencontrés pour les suivre. En peu de foulées, ils semaient les Blancs dans cette jungle inhospitalière avec ses insectes voraces attirés par l'after-shave, du moins selon Vincent.

Au bout de trois heures d'une marche harassante, entrecoupée de poses pour attendre les peu performants marcheurs qu'étaient ces Bancs, les pygmées désigneraient une direction, mimant des signes de présence étrangère. Dans leurs expressifs rictus, ils affichaient des dents « artistiquement » taillées en pointe, élégance chez ce peuple catalogué de primitif, mais qui en ces lieux montrait toute leur supériorité...

Restait à Paul à en mesurer l'hypothétique danger, surtout en cas de présence de prétendus Cubains. Une expectative qui serait de courte durée.

Deux détonations rompirent l'oppressant silence suivies d'un vacarme étourdissant, cacophonie de cris de singes et autres piailllements d'oiseaux, résidents de la jungle.

L'arme en mains, l'index effleurant avec anxiété la métallique détente, des sueurs autres que celles de l'humidité ambiante perlèrent sur les fronts des paras. Tapis derrière de grands arbres, ils sentaient l'adrénaline grimper, augmentant leur soif alors que plutôt joyeux, leurs guides ne semblaient pas affolés. D'ailleurs, ils invitaient les militaires à poursuivre le chemin, confiants sur l'identité des tireurs.

Avec Raymond dans son sillage, le lieutenant leur emboîta le pas, laissant Jean-Louis et Vincent à l'arrière pour envoyer un message de positionnement au cas où les évènements dégèneraient. Il serait imprudent de sonder un endroit supposé si dangereux et surtout en si faible compagnie. Mais Paul se devait de prendre des risques pour renseigner son employeur.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

à vie. Ici, à des milliers de kilomètres de la Bosnie, il venait d'être encore atteint par une autre explosion et les précédentes séquelles auditives ne feraient qu'empirer. Mais pour que cette surdité arrive au stade de non-retour, il faudrait d'abord s'extirper de ce tombeau pierreux somalien afin ultérieurement de s'équiper d'un appareillage, type sonotone.

Cette parenthèse fermée, Paul retourna en pensée à Sarajevo.

Dans Sarajevo, après Markalé, tout concourait à désigner les Serbes comme les auteurs, prétexte pour l'OTAN de bombarder l'ennemi désigné...

Les présomptions d'attentat maquillé ne recevraient que peu de crédit de l'ONU et encore moins de l'OTAN. Personne n'admettrait toute idée d'un tel machiavélisme, d'autant que pressés de déclencher une intervention musclée. La rouerie musulmane dupait encore les naïfs politiciens.

Sans préavis, l'aviation alliée et l'artillerie de 150 mm pilonnèrent les troupes serbes qui, acculées par cette puissance concentrée, ne tardèrent pas à capituler.

Muni d'irréfutables preuves de son B2, au cours d'une conférence de presse, le COMELEF dénonça les vrais coupables, déclarant que l'intervention de l'OTAN ne serait pas justifiée, amenant des preuves balistiques réfutant l'implication serbe.

De tels propos lui seraient fatals. Le général chasseur Alpin serait relevé de son commandement. Également, comme prédit par son pote Gilles, Paul serait aussi renvoyé, mais plus discrètement...

Au lendemain de son limogeage, le COMELEF l'avait remercié pour le travail accompli dans ces conditions dangereuses, regrettant que la raison d'État entrave leur efficace collaboration. La mission s'achevait sur un couac, « Dieu un jour reconnaîtrait peut-être les siens », phrase citée

par Philippe le Bel lors du massacre des Templiers, répondant pour tuer tout le monde, sans discernement...

À son débriefing, le bilan de Paul serait toutefois apprécié, seules ses méthodes d'investigation, peu conformes aux procédures, lui seraient reprochées.

Malheur à celui par qui le scandale arrive...

Désavoué donc, il végèterait au PC régimentaire, une fonction certes honorable mais aux antipodes de sa qualification renseignement et de l'aventure qui lui échappait.

Un malheur ne venant jamais seul, les décorations méritées et proposées par le COMELEF passeraient à la trappe, dans le sillage du limogeage du général. Un regret surtout pour ses adjoints, d'autant que d'autres, sans jamais quitter les bureaux très protégés de PTT Building ou de Zagreb, en seraient gratifiées...

Ainsi va la vie...

CHAPITRE 29

D'ALAMANDIN

Au fin fond de son cachot, ruminant les décousus épisodes de ses déboires franco-français, Paul venait d'entamer la part d'eau réservée à Gunther, décision prise suite au fait que le Suisse ne répondait plus à ses appels.

Après de brefs coups de tambour sur l'armoire, histoire de « réveiller les morts » ironisa-t-il, il ne percevait que l'écho de son chahut parmi l'oppressante isolation.

Depuis peu, il lui était aussi pénible de ne pas résister au film de sa vie aventurière. Cela semblait s'accélérer dangereusement comme si la fin était très proche. Impuissant à ralentir ce visionnage, il s'abandonna à revivre ses dernières aventures, inéluctable processus précédant toute agonie.

De toutes ses missions, Sarajevo était l'opération qualifiée de tordue avec pour solde de tout compte, d'être condamné à ronger son frein durant de longs mois au sein d'un état-major. Un lieu où il s'était senti comme enfermé, assistant avec jalousie aux engagements de camarades partis en Opex.

Cependant, Dieu et le hasard lui procurèrent une occasion en or, mettant un terme à la punition en cours...

Ce lundi glacial de janvier, son chef de corps lui annonça une tentative de coup d'État en Centrafrique, se jumelant avec la mort d'un officier et d'un sous-officier français, abattus lors

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

siens.

Son épouse avait probablement déjà appris la nouvelle de son décès sous les décombres. Jamais Paul ne lui avait confié les risques encourus. Souvent, elle les avait appris plus tard, lors de plaisanteries au cours d'une soirée ou bien par des félicitations écrites de ses généraux. De belles lettres, auréolées de bleu blanc rouge, citations ou autres témoignages sur les actes de courage de son mari. Louanges inquiétantes car subodorant tous les risques consentis.

Ce n'était pas de la modestie à vouloir ainsi cacher sa vie aventurière et ultra-dangereuse mais simplement pour la ménager. Aussi restait-il évasif, mais elle n'en était jamais dupe, d'autant que récemment, Benjamin appartenant aussi aux Forces spéciales, lui avait raconté quelques élogieuses confidences de collègues.

L'annonce de son décès serait peut-être faite par Benji, probabilité ne déplaçant pas à Paul. À mieux y réfléchir, ce serait même préférable, plutôt que de recevoir l'officielle visite du maire et d'un collègue mandatés pour les condoléances.

Tour à tour dans ce qu'il croyait être ses dernières élucubrations, ses fille, belle-fille, gendre et petits-enfants défilèrent et, s'il n'était pas si déshydraté, des larmes auraient coulé. Seule chose positive, Paul souriait à l'idée de rejoindre tous ceux qui avaient disparu y compris son vieux chien Grisly.

Ces évocations closes, le peu de temps restant fut pour se mettre en règle avec Dieu. Une confession où il commença par des excuses nuancées imposées par le contexte guerrier : tuer pour vivre, quitte à enfreindre le commandement biblique...

Il espérait ainsi en la miséricorde divine tout en récitant pour la dernière fois la prière du para : « Mon Dieu donnez-moi tout ce que les autres ne veulent pas...Mais donnez-moi force et courage... Pour que je sois sûr de moi... »

Après quoi, las de ce débat moral, il se recueillit dans un mystique silence.

Sans s'en rendre compte, il venait de lâcher enfin son caillou qui lui servait de percuteur pour rythmer ses appels sur le ventilateur. Lentement, il s'était blotti en position fœtale, regardant droit devant soi et attendant sans peur la mort venue le quérir. L'imminente arrivée de la « Faucheuse » devenait limite jouissive comme avant chaque action commando. Jusqu'au bout, Paul se sentirait un impénitent consommateur d'adrénaline.

Sa lampe venait aussi de mourir, le plongeant dans l'obscurité.

Sa prière du para semblait exaucée, le courage et la force morale étaient présents et il se sentait libéré, presque heureux. Apparemment, le début de sa chute dans l'au-delà se déroulait sans problème. Après ce petit pas d'appréhension, comme en parachutisme, il basculait sereinement dans le vide, libre comme un oiseau avant d'atterrir, mais là encore mystère...

Sensation subjective de chute, un léger souffle frais l'effleurait, agréable au demeurant pour ce voyage dans l'au-delà. Autre étrangeté, il percevait aussi un vrombissement se rapprochant très vite, peut-être son cerveau qui éclatait. Ce nouveau bruit intense et désagréable provenait certainement de l'enfer. Ce lieu se devait d'être bruyant, tant pis pour les damnés qui l'auraient mérité...

À ce brouhaha peu sympathique, s'ajoutait une vive blanchâtre lumière, aveuglante au point de l'obliger à fermer complètement les yeux.

Par réflexe, il se recroquevilla davantage, comme s'il appréhendait l'irréversible, ultime sensation de son délire en cours. D'ailleurs, si ce n'était que cela, la mort, ce ne serait pas si terrifiant, juste limite dérangeant...

Déjà d'autres sons, plus confus, se mêlaient au précédent

vacarme. Un tumulte inquiétant au point de l'extirper de sa torpeur.

Rêvait-il ou quoi donc encore ?

Au début, plutôt diffuses, des voix devenaient criardes et l'appelaient sans cesse en langue anglaise. Il pensait être parvenu au purgatoire où sans ménagement, d'autres bannis le tiraient par les pieds. Étrange voyage de trépassé avec une torture à subir en guise de hors-d'œuvre, des pressions meurtrissant ses chevilles.

Serait-ce là le processus avant d'être projeté dans les flammes éternelles ?

La manipulation de son corps devenait intolérable au point de lui arracher un hurlement, témoignage de désaccord envers ce monde des mourants qui l'agressait. L'effet fut alors immédiat, au point de le sortir de sa somnolence comateuse.

Paul n'en croyait pas ses yeux et éprouvait des difficultés à accepter le spectacle offert dont une large ouverture baignée d'une lumière laborantine, mettant complètement à jour les recoins de sa souricière d'où son complice apeuré, le rat, cherchait à s'évader.

Des hommes s'affairaient à consolider les abords de l'ouverture tout en lui parlant moitié somalien, moitié anglais. Avant de laisser exulter sa joie et de laisser libre cours à son bonheur de délivrance, l'emmuré s'assura que ce n'était pas des hallucinations.

Les images se précisant, les personnels entraperçus n'avaient ni le faciès d'ange ni celui de démons, ce qui était doublement rassurant. En revanche, ses douleurs se voulaient plus malignes au cours de sa pénible extraction vers la sortie. Complètement réveillé, Paul les ressentait à chaque manipulation bien qu'installé sur une civière gonflable pour traverser des corridors étroits, s'imaginant tel un fœtus parmi les méandres du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE 32

COUP DE MAIN À N'DJAMENA

Les consignes passées, flanqué de Benoît, son garde du corps RAPAS et accompagné d'Idriss, Paul rejoignait l'objectif à traiter. Connaissant le site, car photographié sous tous les angles par le 13^e RDP, il s'imprégna surtout du contexte ambiant avant de déclencher les hostilités.

Couvert par la GSP d'Idriss chargée d'écarter d'éventuels badauds, il estimait rapidement ce qui pourrait provoquer d'inopinées bavures dont celles de sympathisants voulant protéger leurs congénères lors de l'assaut...

Rapidement, Paul vérifia ainsi si tous les postes de la GSP lui convenaient et limiteraient leurs initiatives, celles-ci pouvant interférer lors de l'attaque. Bien qu'ami, Idriss pouvait aussi le doubler en suivant des consignes de ses supérieurs. Au Tchad, souvent les affaires les mieux huilées se grippaient avec un grain de sable...

En dépit de sa fébrile convalescence, Paul jubilait de se retrouver encore immergé dans une activité opérationnelle. Il en oubliait son récent calvaire d'enfermement. Discrètement, il vérifia que ses mains étaient moites, heureux de l'adrénaline montante. Quelque part aussi, il restait conscient d'accomplir ses derniers faits d'armes, son avant-dernier combat, avant celui de la mort. Une pensée voulue nostalgique car il était conscient

de tourner là une page.

Ses vérifications faites, il rejoignit le poste d'observation donnant sur la maison de l'imam. Sur la terrasse, il bénéficiait d'une vue fichante sur la demeure et les alentours, le tout sous protection GSP qui avait discrètement neutralisé les propriétaires. La garde présidentielle était respectée à N'Djamena, ses prisons ayant une réputation exécrationnelle...

Le calme régnait et les rues boueuses étaient désertes. La fraîcheur de la pluie gardait chez eux les citadins, frigorifiés malgré les vingt-cinq degrés ambiants.

À son arrivée, Idriss lui présenta un court « topo », mais très précis, preuve que sa formation à Montpellier n'avait pas été inutile. Mais en préambule, le Tchadien prenait le temps de glisser son besoin de faire revenir d'Abéché une sœur et son bébé, reflet de l'opportunisme africain. En ce moment peu adéquat, Idriss mendiait des places dans le Transal de mercredi. Paul opina pour vite passer à plus important : le coup de main.

À plat ventre sur la terrasse, il s'enivrait à pleins poumons des odeurs de terre mouillée en lieu et place de celles aseptisées de son lit d'hôpital.

Il goûtait là aux plaisirs de sa renaissance même si la conjoncture demeurait incertaine, utilisant des jumelles de vision nocturne pour repérer le dispositif ennemi. Celui-ci semblait bien en place malgré le calme apparent des abords de la mosquée. Il inventoria sous une anodine porte cochère deux hommes se protégeant de la pluie battante, l'un fumait, facilement repérable, probablement la sonnette de Farid ou bien sa garde rapprochée, binôme prêt à son extraction à la première alerte.

Benoît lui en signala deux autres, planqués dans un véhicule juste au coin de la ruelle adjacente. Prudent, Farid se faisait bien escorter pour aller contacter son épouse. Cela aussi démontrait

l'importance de l'individu dans la hiérarchie.

« Étonnant », nota Paul tout en essuyant ses mains de plus en plus moites. L'adrénaline avant l'action s'exprimait par ses pernicious effets.

Prenant en compte l'importance de l'individu, Paul ordonna une reco pour vérifier la rue et au passage le nombre de passagers dans la voiture. Parallèlement, les équipiers du 13^e RDP contrôleraient si tout était *clean* sur les autres toits.

Moins de deux minutes après, un sbire d'Idriss jouait au faux ivrogne, vomissant ou urinant presque sur la Peugeot, ce qui provoqua l'irruption d'un passager de l'arrière, venu houspiller le clochard pour le faire déguerpir. Apparemment aussi, les terroristes ne voulaient pas attirer l'attention des riverains.

Après cet incident où le faux ivrogne fut identifié comme l'autochtone qu'il était, rassurés, les hommes de Farid reprirent leur faction. Les minutes passèrent à vive allure, incitant Paul à agir sous peine de voir le poisson s'échapper de la nasse. Mais son sixième sens lui imposait avant un dernier tour du quartier avec une voiture banalisée. Ainsi, ils contournèrent rapidement l'esplanade de la mosquée pour s'assurer que les abords étaient aussi calmes que la maison cible. Bien lui en prit, car à sa stupéfaction, ils croisèrent un chargement en cours sur quatre Toyota. Non signalés par la GSP, comme quoi la confiance était sujette à caution, pour leur défense, ces véhicules venaient d'arriver et furent vite rejoints par une quinzaine de personnels très affairés à charger, visiblement pressés de quitter la capitale.

Il devenait alors urgentissime de déclencher l'opération.

Après un rapide contournement, Paul rejoignit son commando.

Une brève réunion de calage informa les participants de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

PC : Poste de commandement

Piscine : nom pour désigner la DGSE (le centre étant près de la piscine des Lilas)

PUMA : Hélicoptère transport de troupe

Q

Qat : Drogue

R

Raima : Appellation pour la tente d'accueil où on reçoit ses hôtes

RAPAS : abréviation pour les personnels des Forces spéciales du 1^{er} RPIMa

RAS : Abréviation de Rien à signaler

RDP : Régiment de dragons parachutistes

Rens Humint : Code renseignement d'origine humaine

Rens Sigint : Code renseignement électromagnétique

Rouya : Frère en arabe

RPG : Lance-roquette soviétique

RPG-7 : Arme antichar russe

RPIMa : Régiment parachutiste des troupes de marine

REP : Régiment étranger parachutiste

S

SA : Service action

SA7 : Missile antiaérien

Simoun : Vent africain très chaud

SR : Service de renseignement

T

Tamponner : Action de suivre quelqu'un
Tarmac : Nom anglais des pistes parking d'aviation
Tournée de province : Mission en Afrique lors de
reconnaitances de terrain
Transal : Avion de transport (français)
Thuraya : Nom de téléphone satellitaire

U

Uléma ou ouléma : Religieux
URI : Unité de renseignement et d'interrogatoire

V

Vol
bleu : Sanction militaire de rapatriement disciplinaire

W

Wallie : Nom donnée aux jeunes filles centrafricaines

Z

Zef : Vent en arabe

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

CHAPITRE 1 – PIÉGÉ COMME UN RAT

CHAPITRE 2 – PREMIÈRES DIVAGATIONS

CHAPITRE 3 – ÉVASION VERS L'ADOLESCENCE

CHAPITRE 4 – LES RÉSIDENTS DU « PRESTIGE »

CHAPITRE 5 – TROUBLANTES SIMILITUDES

CHAPITRE 6 – PARALLÈLES AVEC DRAKKAR

CHAPITRE 7 – « L'AMI GUNTHER »

CHAPITRE 8 – INDICES D'ATTENTATS À BEYROUTH

CHAPITRE 9 – FAUX CLIMATS DE CONFIANCE

CHAPITRE 10 – CHRONIQUE D'UN ATTENTAT
PROGRAMMÉ

CHAPITRE 11 – DES PARAS DE LA « 4 »

CHAPITRE 12 – BILL, CONAN ET VOCATION

CHAPITRE 13 – JEUNESSE MILITANTE

CHAPITRE 14 – DÉCHÉANCE ET RECONSTRUCTION

CHAPITRE 15 – RAISONS D'ATTENTATS

CHAPITRE 16 – IMPUISSANCE DE BEYROUTH À
MOGADISCIO

CHAPITRE 17 – ONG ET SOIF

CHAPITRE 18 – POLISARIO

CHAPITRE 19 – PRESQUE MORTS DE SOIF

CHAPITRE 20 – RELIGION ET SECOURS

CHAPITRE 21 – AGONIE DE PIERRE

CHAPITRE 22 – DE BENJAMIN À AMAL

CHAPITRE 23 – DÉSIR DE VENGEANCE

CHAPITRE 24 – CODE D’HAMMOURABI

CHAPITRE 25 – « OPÉRATION TACAUD »

CHAPITRE 26 – DE LOUIS À L’HALLALI

CHAPITRE 27 – OPÉRATION BARRACUDA

CHAPITRE 28 – DE BANGUI À SARAJEVO

CHAPITRE 29 – D’ALAMANDIN

CHAPITRE 30 – INESPÉRÉE DÉLIVRANCE

CHAPITRE 31 – CONVALESCENCE TRAQUEUSE

CHAPITRE 32 – COUP DE MAIN À N’DJAMENA

ÉPILOGUE

GLOSSAIRE